

LOUIS GUILLOUX VOYAGEUR DE SON SIÈCLE : UN REGARD HISTORIEN

L'histoire et l'historien peuvent-ils se nourrir aujourd'hui de Guilloux-la-bougeotte¹? Pourquoi peut-on encore saluer au XXI^e siècle ce vieux jeune homme du XX^e toujours en attente d'un embarquement pour l'ailleurs de Saint-Brieuc et peut-être pour l'ailleurs de lui-même? Pourquoi diable faut-il lire et relire, si l'on veut connaître en profondeur le siècle dernier, cet écrivain si soucieux d'écriture vagabonde, qui a tant voulu rester fidèle à son port d'attache et à « son » peuple, tout en pestant jusqu'au bout contre son statut d'écrivain tenu pour « populiste » à défaut d'avoir été franchement populaire? Et pourtant, comment ne pas lui reconnaître qu'il nous fait guetter sans cesse quelque *Devonia* aussi merveilleux que ce premier bateau à rêves qu'il avait caressé du regard au port du Légué, avant d'embarquer à son bord, terrible carambolage chronologique, dès 1914?

Ce bref exposé va tenter d'argumenter un peu sur ces questions – heureusement inépuisables! – en mêlant comme il convient le biographique et le thématique². Mais en restant délibérément fidèle à la source brute, celle qu'il s'agit de croiser et de mettre à la question, la seule attestation historique de Guilloux qui intéresse vraiment l'historien: son œuvre achevée, romans, récits ou nouvelles, plus que ses *Carnets* ou sa correspondance, matériaux d'accès en quelque sorte trop aménagés, petits chemins parallèles dont on pourrait supposer, à tort, qu'ils mènent plus directement à l'historicité. C'est faire honneur à Guilloux, je crois, tout en restant respectueux de sa volonté que de privilégier ainsi le fruit le plus achevé de son labeur (et Dieu sait si « travailler » jusqu'au bout l'a obsédé!). Ce choix délibéré rejoint assez bien, je le crois aussi, les préoccupations actuelles des historiens, confirmées chez Paul Ricœur: donner toute leur exemplarité de sources aux œuvres achevées, aux représentations les plus élaborées, aux marques de mémoire matricielle et motrice; bref, examiner avec un soin particulier tout ce qui peut donner un nouvel allant au récit historique³.

Considérons cette œuvre au sens plein, loin des gloses et des becquets, sans assauts érudits sur les manuscrits ou circonstances biographiques atténuantes : telle qu'elle a pu être lue, telle qu'elle a nourri et dressé d'autres femmes et d'autres hommes. Prenons-la aussi en restant à peu près fidèle au classement intime mais si chronologique qu'a proposé Henri Godard dans ses deux essais *Louis Guilloux romancier de la comédie humaine* et *Une grande génération*⁴. Examinons donc, un à un, tous les âges supposés historiques et historiques – « récits d'enfance », « grandes chroniques » et « bilans de vie » avec, au croisement de ces lignes de force, le diamant noir de 1935, le seul livre de Guilloux qui, ce n'est pas un hasard, survive vraiment aujourd'hui – de l'auteur successif de *La Maison du peuple*, du *Sang noir* et du *Jeu de patience*, jusqu'à avoir à envisager peut-être que notre « coco perdu » a pu devenir, enfant de son siècle, une sorte d'individualité erratique, un quasi-voyageur sans bagages, absent de l'avant-scène historique à Saint-Brieuc, à Paris, en voyage et même vers les ailleurs de son « voyage intérieur »⁵. Il s'agit aussi bien de signaler quelles confirmations peut trouver avec lui l'histoire telle qu'on la fait aujourd'hui, plus « culturelle », privilégiant le multiple contre l'un et l'individu contre la masse, tentant de mieux rompre elle aussi son pain des rêves.

Mais avant d'entreprendre cette courte exploration, voici quelques mots de Guilloux en franco de port, qui font préface, ou écho, je l'espère, à notre brève réflexion. Il nous a rappelés d'abord à l'ordre du langage et de la création et il n'a jamais revendiqué qu'un statut, si désiré, celui de l'artiste. Il l'a confié à Yannick Pelletier : « L'histoire du temps que j'ai vécu tient une grande place dans ce que j'ai écrit [...] Mais en même temps qu'il y a l'époque, ou la teinte d'une époque aussi bien restituée que je l'ai pu, il y a les destins personnels. Mon ambition n'est pas d'être un romancier historien, c'est de tenir compte de ce qui se passe dans le cœur et l'esprit des hommes au moment où ils vivent. C'est dire qu'il y a un intemporel qui croise, dont est croisé le temporel : c'est le temps de nos vies [...] On ne peut pas dissocier, c'est entendu, mais il ne faut pas insister sur l'histoire⁶. » Dont acte. Sauf si l'on soupçonne Guilloux-la-malice de forcer un peu le trait en arguant volontairement d'une conception très plate de l'histoire, réduite bien scolairement et comme par défi – et l'on sait sa défiance pour tout ce qui touche à l'école – à « la teinte d'une époque ».

Je préfère donc mettre en vrai exergue la page des *Carnets* en date du 22 octobre 1950 : « Renier un amour, renier un passé, renier une fraternité : non, jamais, il faudrait avoir l'âme basse. Mais sans renier, loin de là, ce qui a pu être, faut-il que la pensée de ce qui n'est plus empêche ce qui doit être ?

La fidélité aux morts n'exige pas le refus des vivants. Là encore il faut distinguer les ordres, appliquer aux choses toute la rigueur de l'esprit, toujours savoir ce que l'on fait, au nom de quoi et à quel prix. Autrement dit passer d'une expérience propre à une pensée. C'est à partir d'une pensée sur la vie, très chèrement acquise naturellement, que les choses peuvent se resituer dans leur ordre exact, que les choses seraient à leur place, celle de la tendresse comme celle de la cruauté [...]. On peut découvrir un jour qu'on est réellement étranger au monde où l'on a vécu jusque-là. Rien que de très facile, de pas étonnant, comme un voyageur endormi se réveillant soudain et découvrant qu'il s'est trompé de train, que le train où il est le conduit à sa perte, prend tous ses risques, toutes ses chances et saute résolument par la portière. Au risque de se rompre les jambes, mais pour sauver une vie dont il reste encore tout à faire.» Conclusion, quelques jours plus tard : «Il faut avoir de la patience.» Car, poursuit-il en février 1951, plongé, plus qu'il ne pouvait le penser, dans les affres de l'historien du XX^e siècle, lui aussi partagé entre tendresse et cruauté : «Un grand problème : celui du temps. Il ne s'agit pas de répondre mais de s'interroger⁷.» Ce qui est un mot proprement historien.

Vérités d'enfance et de jeunesse

Mais après quels voyages ? Partons, voulez-vous, de ce qui passe pour le plus immédiatement historique, ou ce qui est le plus commodément tenu pour tel, dans l'œuvre de Guilloux : de tout ce qu'il a appris dans son rude cheminement, comme l'a dit Camus en préfaçant *La Maison du peuple*, à l'«école de la nécessité». En bref, la confession édifiante, l'affirmation foncière que l'aventure humaine est nourrie de la peine des hommes, toujours, et de leur courage, parfois ; que l'Histoire c'est à la fois ce qui vous empoigne au revers du veston et, de gré ou de force, vous traîne depuis la solitude de l'artiste jusqu'au tohu-bohu de la fraternité, et la dénonciation, obstinée et comme libertaire, de cette violence éruptive qui bouscule et broie les êtres sans répit ; l'affirmation répétée que dans la lutte contre l'injustice et le mal, le bon combat se livre aux côtés des victimes. Guilloux à l'évidence a voulu retrouver ainsi, par l'écriture, ce qui l'avait séduit dans le «vorticisme» de sa toute jeunesse : la vie comme l'histoire, tout en un, c'est «un tourbillon dominé par l'esprit de liberté», comme disait André Chamson.

C'est ainsi que l'historien doit lire (et il ne s'en prive pas) l'avant-1935 de Guilloux et l'avant-1914 de Saint-Brieuc et de la France: dans ce que l'écrivain lui-même appelait ses «œuvres de jeunesse», *La Maison du peuple* et *Compagnons* d'abord, les *Lettres de Proudhon* bien entendu, et même *Dossier confidentiel*, *Hyménée* ou *Angéline*, malgré tous leurs poncifs; sans oublier les nouvelles de *Vingt ans ma belle âge*. L'historien, il va de soi, ne les lit pas exclusivement, au tout premier degré, comme des signaux prolétariens, des cris du peuple ou des randonnées populistes, comme des archéologies des «luttés» au quotidien, des buttes-témoins d'autonomie comme chez Proudhon ou Pelloutier, des rappels du mouvement des Bourses du travail, des saluts au courage des anarcho-syndicalistes ou des déplorations des retards à l'allumage de la SFIO briochine. Non. Il a aussitôt senti qu'il tenait là un témoignage dont la minutie et la fulguration étaient la marque d'une exceptionnelle densité humaine, que ce carnet de croquis regorgeait de trésors d'histoire sociale authentique et pleine, y compris dans sa candeur idéologique et sa coloration édifiante.

Car ces histoires d'enfance et de jeunesse, loin des reconstructions de son voisin Renan, vont d'un trait à la vérité et à la vivacité d'enfance qu'entretient à feu très vif elle aussi toute histoire des historiens. Ne jamais sectionner le réel ni se couper de la vie, ouvrir l'horizon pour accéder à quelques bribes d'universalisme humain, raconter finalement autre chose qu'une minutieuse exploration des difficultés de la condition populaire avant 1914, prouver ainsi que l'histoire sociale, fût-elle au petit point et au ras des ruelles d'une province oubliée, est histoire tout court et grande histoire: c'est écrit, fièrement, par Guilloux; l'historien le corrobore. Au reste, Guilloux en 1931 l'a confessé à sa manière: «Les hommes que j'ai voulu peindre ne sont pas d'abord des prolétaires. Ils sont avant tout des hommes [...] Il n'y a qu'une expérience, la même pour tous, et qui est l'expérience de l'Amour⁹.» Ce qui est pour lui une façon, très chrétienne inversée, de dire malgré tout que l'Histoire a un sens, sans Rédemption peut-être mais avec, toujours, espoir de libre amour⁹. Il le répétera au plus noir de l'Occupation, en 1942, dans son retour sur l'enfance en manque qui fait du *Pain des rêves* une méditation si douloureuse mais si sincère et si ardente sur le temps perdu et si peu retrouvé. Avec toujours, comme chez son cher Camus, boucle bouclée, un leitmotiv qui n'a rien de progressiste ni de dialectique: «Je doute qu'aucun amour vaille celui des pauvres.» L'histoire naît sans doute dans la gêne et même la fange. Guilloux ne le sait que trop. Mais il croit qu'elle reverdit à chaque humiliation d'un enfant pauvre: Béatitude à hauteur d'homme.

Faut-il en dire autant des temps forts de l'engagement de Louis Guilloux, à partir de 1933, dont le militantisme et la prétendue fermeté idéologique ont à l'évidence souvent forcé la main de l'enfant pauvre? Ces années-là et leurs hauts faits progressistes ont été abondamment scrutés et soupesés par les historiens. Les matériaux laissés par Guilloux ont été malaxés et critiqués, toutes les médailles d'honneur antifasciste ont été décernées et quelques questions pendantes ont été honnêtement posées, y compris à ce colloque. Je ne m'attarderai donc pas sur ce qui est, dans l'ensemble, assez bien connu. Le plus daté aussi et, j'ose l'adjectif, le moins neuf aujourd'hui aux yeux d'un historien. Il en est ainsi de Guilloux témoin visible et acteur signalé d'histoire en marche, affichée et idéalement orientée – depuis l'agitation paysanne de la région de Loudéac à la fin de 1933 et la manifestation de rue à Saint-Brieuc du 11 février 1934; Guilloux à la Mutualité des Congrès d'écrivains; Guilloux serré en bout de table parmi les compagnons de route du Parti communiste le plus stalinien qui soit ou si muet, délibérément, sur son voyage en URSS et l'affaire Gide; Guilloux en voyageur coincé dans le couloir du train; Guilloux en petit commis-voyageur pas trop loquace de l'antifascisme conscient et organisé; Guilloux, surtout, de l'aide aux réfugiés républicains espagnols et même des déplacés de l'après-1945¹⁰.

Car, au bout du compte, l'historien a bien du mal à admettre la pleine validité du témoignage d'un compagnon aussi dévoré de doutes sur l'utilité de son combat et qui refuse de se laisser égorger au nom d'une vérité dont il conteste le libre arbitre. Que faire? Comment consoler un Guilloux à la godille, à la dérive, peu bavard sur Munich en 1938 mais assommé quelques mois plus tard par le pacte germano-soviétique? Un Guilloux las et désespéré qui doit convenir en 1940, âme de voyageur quasiment morte: «Je ne sais pas ce que je deviens dans cette guerre.» Puis, aussitôt après dans *Le Jeu de patience*: «Est-ce qu'il n'était pas possible de croire à un sourire innocent? [...] Est-ce qu'il faut toujours payer?» «La seule vie qu'on voudrait vivre, commente Henri Godard, faut-il attendre les temps difficiles et les souffrances qu'ils impliquent pour pouvoir la vivre¹¹?» Et dans *Absent de Paris*: «Le populisme est mort dans les camps¹².»

Le récif des morts de 14

Par contre, comment ne pas saluer à sa vraie hauteur, exceptionnelle de vérité, ce Guilloux qui sur l'entrefaite a su prendre alors sur lui pour

boucler son *Sang noir*, cette danse des morts qui, selon Gide admiratif, «offre de quoi perdre pied¹³». En clair: un Guilloux qui, au choc de la Grande Guerre remémorée et recomposée, a reconfiguré, et complètement, les jeux de l'espace et du temps dont il avait été jusqu'alors l'humble témoin et à l'occasion l'acteur militant, a voulu perdre pied dans l'histoire, dans son histoire et celle des autres. Un Guilloux qui assume ainsi, en chagrin et en pitié, une dérive implacable par vents décidément contraires depuis 1914 – la bande rouge du roman en librairie, vous le savez, résume cruellement le nouveau propos: «La vérité de cette vie, ce n'est pas qu'on meurt, c'est qu'on meurt volé», et il gardera celle-ci bien à la vue, encadrée, exposée comme un défi permanent, dans son bureau de la rue Lavoisier; une dérive qui sonne comme un adieu à la liberté, la vérité et la justice d'enfance, qui butte sur un sens de l'histoire interdit à l'évasion. Un Guilloux grand lecteur de Shakespeare et de Dostoïevski qui comprend soudainement, comme tous ceux de «grande génération», que les amarres humanistes ont été larguées en 1914 et qu'il faut depuis lors, une fois de plus, la rage au ventre, se résigner à piétiner et à errer dans l'histoire, puisque le Mal y rôde et y trône, dans une banalité et une massivité quotidiennes tout à fait inédites.

Les historiens aujourd'hui devraient ici redoubler d'applaudissements, car sans qu'ils l'admettent ou le sachent toujours assez, l'inépuisable *Sang noir* a non seulement préfiguré leur questionnement renouvelé de la Grande Guerre mais, au moins pour quelques-uns d'entre eux, a contribué à mettre au net une formulation plus topique de celui-ci.

Ce maître roman, clé universelle dans l'œuvre de Guilloux, était certes déjà longtemps tenu pour une source majeure par quelques-uns d'entre nous et c'est sur lui qu'ont reposé les premières analyses, rares mais toutes complimenteuses, de l'apport de Guilloux à notre connaissance du conflit de 14¹⁴. Mais aujourd'hui toute la tribu des historiens du contemporain devrait être conduite à convenir, à mon sens, que par la seule vertu probatoire de son *Sang noir* Guilloux vaut Malraux en acuité de regard sur tout le cours du XX^e siècle. Pourquoi? Parce que, de toutes ses forces de grand créateur visionnaire pétri à l'universalisme du Saint-Brieuc d'avant 1914, il a hissé la Grande Guerre au rang non seulement d'événement inaugural et initiatique mais de microcosme prémonitoire où l'on peut entrevoir puis voir grouiller sinon comprendre toutes les malignités humaines qui armeront les glaciations et les malheurs du XX^e siècle.

Mais aussi il a somptueusement anticipé sur le meilleur de l'historiographie de pointe de la Grande Guerre telle qu'elle s'active et l'emporte depuis une vingtaine d'années. Non pas qu'il ait porté le scalpel de son

Sang noir sur la tumeur centrale et fatale mise en exergue par notre « nouvelle histoire » de 14-18 : cette « brutalisation » du combat et du combattant au front qui, de proche en proche, a dénoué le lien entre les êtres et isolé des individus ainsi mutilés à jamais et qui a dérégulé les comportements, mis en cause les représentations du monde, affolé et invalidé les visions d'avenir. Si bien même qu'on a longtemps considéré Guilloux comme un romancier de l'arrière un peu bizarre. Et il est vrai qu'on ne trouve dans *Le Sang noir* aucune description qui égale en pénétration celle de l'assaut au gaz asphyxiant des *Noyers de l'Altenburg* ou celle de la montée aux Épargnes par Maurice Genevoix. Et Guilloux n'est pas un de ces témoins dont la crédibilité, sanctionnée ou non par quelque Norton Cru, serait à inscrire dans le très fort débat sur le témoignage de guerre qui agite et partage aujourd'hui les historiens. C'est pour cela sans doute que ces derniers l'ignorent encore trop souvent¹⁵. C'est pour cela aussi que Guilloux ne sera vraisemblablement introduit pleinement dans l'historiographie de 14-18 qu'au prix d'une de ces collaborations étroites entre littéraires et historiens qui ont déjà donné tant d'élan à l'histoire des conflits contemporains et que nous relançons si opportunément ici, à Saint-Brieuc¹⁶.

En revanche, ce qui frappe, c'est combien les interrogations historiques les plus neuves trouvent un répondant ou un écho dans quelque chapitre ou quelque saillie, quelque image, repli ou détour du *Sang noir*. J'en soumetts dès à présent quelques-unes à l'inquisition des spécialistes de Guilloux¹⁷. Le mot terrible de Jules Romains dans *Les Hommes de bonne volonté*, « les morts débordent du champ de bataille et [ils] coulent dans la cité », n'est-il pas un ressort du *Sang noir* ? Et cette angoisse qui a pris corps dès que la guerre s'est enlisée et que l'Union sacrée a été mise en berne ? Et l'insupportable rumination d'une indécision, au front comme à l'arrière, qui a pu aussi bien alimenter crises et révoltes ou acquiescements tacites et lectures fiévreuses des bobards les plus gros et des communiqués les plus tronqués ? Le « tant d'horreurs n'auraient pas été possibles sans tant de vertus » lâché par Paul Valéry : encore du *Sang noir* ! Et cette excitation ravageuse du Mal qui n'a pas épargné aussi les civils, ces cascades de « brutalisation » jusqu'à la dernière femme violée, le dernier enfant humilié, le dernier blessé en agonie prolongée, le dernier rescapé à la gueule cassée ? Et que dire de l'intense vie des âmes, au front comme à l'arrière, que tant et trop de sacrifices ont affermie ?

Bref, je suis prêt à parier qu'une étude systématique, mot à mot, du *Sang noir*, mettrait au jour tout au long le balancement foncier de cette guerre, entre sacrifice finalement largement consenti et Mal pourtant

insoutenable, dont les historiens suivent aujourd'hui toutes les pulsions, tous les battements maladifs d'attraction-répulsion. Et dont ils ont tiré la certitude, comme Guilloux, que cette Grande Guerre fut la vraie grande Sécession inaugurale de notre monde et de notre temps, immorale et mortifère, mécaniquement et massivement maléfique, signe d'un temps affreusement nouveau, celui d'un nouveau siècle voué à la fureur et au malheur. Un siècle où l'individu, désaccordé du monde dont il croyait avoir hérité, ne peut plus entreprendre qu'un voyage sans bagages et sans boussole. Un voyage sans vérité, ni justice, ni liberté: un voyage vertigineux, où l'incohérence des images qui défilent épuise la temporalité habituelle, nie le passé comme l'avenir, inaugure le « temps des assassins ». Où l'événement inouï de 1914 cancérisse la vieille temporalité humaniste et progressiste, à jamais défaite malgré la victoire.

Peut-être est-ce pour avoir trop bien décrit cette nouvelle langueur hagarde et criminelle du monde nouveau dans *Le Sang noir* que Louis Guilloux a dû convenir qu'il était lui-même sorti de l'histoire en 1944 et peut-être même en 1939. Les *Carnets* du printemps 1944 en tout cas sont formels: « Je me demande souvent si les hommes de mon âge [pourtant, il n'a que quarante-cinq ans!] ne vont pas se retrouver après la guerre comme étrangers au monde – rejetés par le flot. » « Tout s'est embrouillé. Tout me paraît vain, absurde, atroce. » Pire, cette fois sans aucun doute: « Cette nuit je rêvais de mon premier voyage en Angleterre, je reprenais le bateau, le *Devonia*, mais il ne prenait pas la mer¹⁸. »

Vivre « en attendant »

Voilà qui explique, par parenthèse, que l'action de Guilloux pendant la Seconde Guerre mondiale n'ait pas nourri son œuvre avec la même intensité que le souvenir de Saint-Brieuc d'avant 1914 ou que le choc de la Grande Guerre. *Le Sang noir* lui avait sans doute trop appris qu'après un tel événement monstrueux nul ne pouvait prétendre plus longtemps à reprendre la mer. Pauvre individu épinglé comme le papillon sur le liège, l'homme Guilloux, frère de tout homme contemporain, est bel et bien devenu déjà un « coco perdu ».

Voici donc venu, télescopant les heures noires de l'Occupation mais meublant aussi leurs loisirs forcés, l'exposé d'un temps de « chroniques » beaucoup plus déconstruites, qui succède chez Guilloux au temps de

l'enfance conquérante et à celui de l'événement matriciel qui a désorienté à jamais l'avenir. Le temps des batailles bel et bien perdues, et des tristes jeux de patience.

J'avoue ici n'être pas très sûr de ma chronologie, puisque je n'ai jamais pu lire dans leur version originale *Le Lecteur écrit* et *Histoires de brigands* dont Henri Godard m'a appris qu'ils avaient dès 1932 et 1936 alerté sur la temporalité défaite et annoncé le règne de la discontinuité historique. Retenons toutefois la formule d'*Histoires de brigands*: « Les "histoires" qui constituent le présent recueil ne sont pas seulement des histoires "observées" au sens où observer suppose une préméditation. Je ne les ai pas cherchées : je les ai trouvées. Je pourrais presque dire qu'elles m'ont trouvé¹⁹. » Ainsi Guilloux est-il sans doute entré dans l'âge de la non-préméditation, de l'extraction de l'histoire par lassitude comme par fierté blessée, avant la nouvelle catastrophe de 1939. Il n'empêche que son élaboration si longue (plus de dix années), si complexe et si difficile d'un « jeu de patience », son acharnement à mettre l'histoire en puzzle, en labyrinthe ou en abîme, a commencé en pleine guerre, au moment même où, comme désarmé, il confesse qu'il « ne croit plus à rien ».

C'est dire que, pour l'historien d'aujourd'hui, l'action de Guilloux pendant la guerre comme à la Libération, dès longtemps explorée et convenablement soupesée (y compris dans les derniers et magnifiques feux de *Salido* et d'*OK, Joe!*), mais aussi la quasi-indifférence d'un homme si détaché de l'événement pendant des temps historiques aussi rudes que la guerre froide, la décolonisation (que fait Guilloux à propos de la guerre d'Algérie?), la IV^e République, mai 1958 ou mai 1968 – excusez du peu! –, bref la présence en public d'un Guilloux que l'histoire vivante de l'après-guerre laisse très enrôlé, l'une comme l'autre intéressent moins l'historien, ou du moins le laissent trop perplexe pour qu'il songe à les distraire à son profit.

Par contre, il est extrêmement sensible à l'exceptionnel exercice de reconstitution et de méditation « sur nos expériences depuis le début du siècle » auquel notre écrivain désormais en stand-by historique se livre avec l'énorme affaire et l'immense effort du *Jeu de patience*. Pour montrer finalement « qu'on rencontre toujours les mêmes problèmes, qu'au fil de l'histoire, c'est toujours le même espoir qui est déçu²⁰ ». Je n'ai pas le loisir ici d'entrer dans cette sorte de fresque-mosaïque à la Gaudí qu'est *Le Jeu de patience*, avec ses quelque 900 pages. Je ne dis pas même un mot de la forme du récit, de laquelle l'historien aurait tant à apprendre. Je tiens seulement à rappeler que ce « livre qui contient tous les autres », dans sa quête d'une temporalité dérégulée, d'une temporalité d'exception, par

hiatus et à-coups, est, avec *Le Sang noir*, un de ces livres dont l'historien du XXI^e siècle devrait se repaître²¹.

Car il y trouve l'empreinte, ou le point d'orgue, autant que dans le *Voyage de Céline*, de l'inévitable réflexion contemporaine qui hante aujourd'hui tant d'historiens et de citoyens, sur la mémoire et l'histoire, le pardon et l'oubli, la repentance ou non sur l'action passée. Mais aussi sur l'intelligence du partage temporel, l'ontologie du temps, la discordance des temps ou le présentisme²². Ainsi en 1969 Guilloux confessait-il, bien près de nos abstractions métaphysiques et méthodologiques, que «l'engagement est une aliénation comme une autre ou une école de mensonge», ce qui évidemment contraint à relire attentivement ses propres années 1930 et sa participation d'intellectuel «engagé» à la définition si inefficace d'un «antifascisme» sous tutelle du progressisme stalinisé. Pire: «Est-ce qu'il faut toujours payer?» pour avoir tenté de voyager, disait-il. Henri Godard a fort bien dit pourquoi Guilloux se barricadera si hautainement dans son souvenir des luttes d'enfance et de jeunesse, jusqu'à singulièrement apaiser son rapport à Saint-Brieuc: c'est qu'il a dû admettre que «le tragique est déjà au cœur de la lutte sociale. Il naît de la double impossibilité de renoncer à cette lutte, et de faire taire en soi un doute sur son utilité dernière²³».

Guilloux a peut-être livré dans ce *Jeu de patience* le fond de sa pensée: «Arrêtons-nous, comme le voyageur fatigué s'arrête au bord de la route. Reposons-nous. Réfléchissons. Examinons. Autrement dit, mettons l'histoire en panne pour le temps qu'il faudra²⁴.» Notre voyageur a posé le sac, a vidé son sac. Comme tous ses personnages désormais, le voici figurant plus qu'acteur dans un drame insensé, shakespearien. Mais non sans avoir perçu que le régime d'historicité peut changer, que la discontinuité est au cœur du devenir. Ce qui certes interrompt le voyage, mais sans démoraliser totalement les voyageurs perdus, muets mais toujours étiquetés «voyageurs» et, surtout, toujours aussi traversés d'instinct humain, toujours aussi acharnés à «mourir vivant[s]».

On est ainsi tenté de conclure en disant que Guilloux le voyageur est resté bel et bien historien de son temps dans sa volonté de rompre les amarres puis dans son obstination à voir et à montrer, quitte à ne plus participer au mensonge généralisé et à convenir que toute action est triste. Mais aussi que sa mise à distance puis son pessimisme final ne se sont jamais départis d'une authentique fraîcheur d'âme et d'une quête d'un «là-bas» intérieur qui n'eut rien d'un refus du monde, bien au contraire. Avec Geneviève Bonnefoi qui l'interviewait en 1952 au lendemain de la publication d'*Absent de Paris*, il en riait encore sous cape, profil bas mais

l'œil toujours aussi pétillant : « Je suis un montreur. Montrer c'est tout ce qu'on peut faire. » « En conscience, puis-je rester insensible à l'histoire de la fille du maroquinier ? Dès l'instant qu'elle m'est connue, puis-je faire comme si je ne la connaissais pas ? Que je le veuille ou non, l'histoire de la fille du maroquinier devient quelque chose de ma propre histoire, de notre histoire à tous²⁵. » Laissons-lui un mot de la fin : « Oui, oui, voyager est toujours bien. On devrait toujours voyager, toujours vouloir aller ailleurs. Ça ne sert à rien, mais enfin²⁶... »

NOTES

1. Même, nous le savons bien, s'il n'est jamais catalogué parmi les grands « écrivains voyageurs » à l'égal de Gide, Leiris, Michaux ou Segalen : voir, par exemple, Gérard Cogez, *Les écrivains voyageurs au XX^e siècle*, Paris, Le Seuil, 2004.
2. Voir l'analyse pionnière de Christian Bougeard, « Louis Guilloux, un écrivain en son siècle », *Dix-neuf Vingt*, 4, octobre 1997, p. 133-160.
3. Voir, par exemple, Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1996, ou François Dosse, *L'Histoire*, Paris, Armand Colin, 2000.
4. Respectivement, Paris, Gallimard, 1999 et 2003.
5. Voir en particulier sur ce point, ci-dessous, les textes de Christian Cavalli, Christian Donadille et Yann Martin.
6. Réflexion rappelée par Christian Bougeard, art. cit., p. 157-158.
7. Louis Guilloux, *Carnets (1944-1974)*, Paris, Gallimard, 1982, p. 114 et 126.
8. Cité par Yves Loisel, *Louis Guilloux (1899-1980). Biographie*, Spézet, Coop Breizh, 1998, p. 97.
9. Immense sujet, impossible à aborder ici, mais où perce, comme chez Augustin relu par l'historien Henri-Irénée Marrou, l'entrechoc de la cité de Dieu et de la cité des hommes. Voir, ci-dessous, p. 91, le texte de Christian Donadille et deux de ses articles : « Le Dieu caché de Louis Guilloux », *Europe*, 839, mars 1999, p. 157-167, et « Le dernier Louis Guilloux : un homme pour notre temps », *Roman 20-50*, 39, juin 2005, p. 117-127.
10. Voir Christian Bougeard, « Louis Guilloux et le Congrès des écrivains antifascistes de Paris (1935) », in Colloque de Cerisy, *Louis Guilloux*, Quimper, Calligrammes, 1986, p. 181-195.
11. Henri Godard, *Louis Guilloux romancier de la condition humaine*, Paris, Gallimard, 1999, p. 279.
12. Louis Guilloux, *Absent de Paris*, Paris, Gallimard, 1952, p. 116.
13. Cité par Yves Loisel, *op. cit.*, p. 124.
14. Voir, premier en date, Nicolas Beaupré, « Louis Guilloux et la Première Guerre mondiale », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 175, juillet 1994, p. 3-19.
15. Il n'y a pas trace du *Sang noir* dans les dernières synthèses : Stéphane Audoin Rouzeau et Jean-Jacques Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Bayard, 2004, Pietro Causarano et al. (dir.), *Le XX^e siècle des guerres*, Paris, éditions de l'Atelier, 2004, François Lagrange (dir.), *Inventaire de la Grande Guerre*, Paris, Universalis, 2005, ni même dans les recherches plus « pointues » comme Luc Capdevila et al. (dir.), *Hommes et femmes dans la France en guerre (1914-1918)*, Paris, Payot, 2003, ou Christophe Prochasson et Anne Rasmussen (dir.), *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2004. Sur la valeur accordée aujourd'hui à une autre forme littéraire, le grand reportage, voir la présentation d'Alain Quella-Villéger et Timour Muhidine de 14-18. *Grands reportages*, Paris, Omnibus, 2005.

16. Voir, notamment, Catherine Milkovitch-Rioux et Robert Pickering (dir.), *Écrire la guerre*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2000, et Lila Ibrahim-Lamrous et Catherine Milkovitch-Rioux (dir.), *Regards croisés sur la guerre d'Algérie*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2005.

17. Je reprends ici Jean-Pierre Rioux, « La mort et le consentement », dans Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli, *Histoire culturelle de la France*, 4. *Le temps des masses, le XX^e siècle*, chap. 6, Paris, Le Seuil, 1998 et Points Histoire, 2005.

18. Louis Guilloux, *Carnets (1921-1944)*, Paris, Gallimard, 1978, respectivement 8 février, 22 avril et 6 mars 1944, p. 345, 368 et 359.

19. Cité par Henri Godard, *Une grande génération*, Paris, Gallimard, 2003, p. 222. Le texte qui suit dans ce volume, p. 225-246, « Louis Guilloux, dans son temps et hors de son temps », est tout à fait fondamental pour notre propos.

20. Cité par Yves Loisel, *op. cit.*, p. 204.

21. Voir Yvonne Besson, « *Le Jeu de patience*, le livre qui contient tous les autres », *Confrontations*, Bulletin de la Société des Amis de Louis Guilloux, 10, juin 1999, p.39-53.

22. Voir Nicolas Grimaldi, *Ontologie du temps. L'attente et la rupture*, Paris, PUF, 1993; François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Le Seuil, 2003; Dominique Janicaud, *Chronos. Pour l'intelligence du partage temporel*, Paris, Grasset, 1997. Sans oublier, sur cette façon de vivre « en attendant », Yves Barel, *La Société du vide*, Paris, Le Seuil, 1984.

23. Henri Godard, *Louis Guilloux romancier de la condition humaine*, *op. cit.*, p. 275.

24. Cité par Yves Loisel, *op. cit.*, p. 253.

25. Geneviève Bonnefoi, « Avec Louis Guilloux, l'« absent de Saint-Brieuc » », *L'Observateur*, 20 novembre 1952.

26. Louis Guilloux, *Absent de Paris*, *op. cit.*, p. 8.